

CHRONIQUE



CÉCILE CAPPOZZO TRIO

SUB ROSA

Cécile Capozzo (p), Patrice Grente (cb), Etienne Ziemniak (dm)

Label / Distribution : Ayler Records/Orkhestra

Découverte sur la scène hexagonale en 2015 avec *Soul Eyes*, un duo avec son père **Jean-Luc Capozzo**, signé sur le label Fou Records, la pianiste **Cécile Capozzo** présente aujourd'hui un trio qui s'inscrit d'emblée dans la lignée des trios de l'Histoire du jazz. Sans faire ici un éloge trop laudatif qui manquerait de nuances et la mettrait certainement à la gêne, les qualités qui innervent cette formation sont de celles qui nous font aimer cette musique. Inventivité rythmique, foisonnement harmonique, générosité dans l'implication du jeu sont immédiatement perceptibles et portés à un beau degré d'intensité.

En six longues pièces pouvant se lire d'un seul tenant, les musiciens déploient une énergie qui ne faiblit à aucun moment et qu'ils parviennent à canaliser par un redoublement de propositions propre à satisfaire la tension nécessaire à l'esthétique choisie. Se positionnant, en effet, dans le prolongement des recherches de Cecil Taylor pour le côté bouillonnant et de Paul Bley ou Mal Waldron pour l'approche plus spatialisée, la pianiste, par un mordant lumineux sur les touches du clavier, fournit un engagement très percussif qui reste, dans le même temps, parfaitement chantant.

Soutenue, voire bousculée (mais qui bouscule qui ?) par la basse épaisse de **Patrice Grente** qui ne se satisfait jamais de l'immobilité et arpente son manche avec une endurance puissante que traversent des zébrures dissonantes à l'archet, et par la batterie vociférante de **Etienne Ziemniak** qui fait feu de tous fûts, Cécile Capozzo nous embarque sur un torrent très free qui surprend et enthousiasme par sa maturité et sa radicalité. La venue, sur le dernier titre, de son

trompettiste de père ne déroge pas à l'esprit de cette formation. Portant haut le cuivre de son instrument, il fracasse des phrases mélodiques sur cette embarcation qui tient parfaitement le choc ; mieux, elle l'utilise comme une propulsion supplémentaire.

par Nicolas Dourlhès // Publié le 10 février 2019

<https://www.citizenjazz.com/Cecile-Cappozzo-Trio-3476663.html>

10 novembre 2018

CÉCILE CAPPOZZO TRIO «Sub Rosa»



Cécile Cappozzo (piano), Patrice Grente (contrebasse), Étienne Ziemniak (batterie)

invité sur une plage : Jean-Luc Cappozzo (trompette)

Abbéville-la-Rivière (Essonne), mai 2018

Ayler Records AYLCD-153 /

Après un premier disque en duo avec son trompettiste de père en 2015 («Soul Eyes», Fou Records), la jeune pianiste récidive, cette fois en trio. Enregistré à la Maison en bois, le lieu du pianiste–violoncelliste–compositeur & improvisateur Gaël Mevel, le disque révèle une conception très interactive de cette nomenclature. Comme chez Paul Bley à la grande époque des années 60, on part sur des accents marqués, des intervalles distendus, des esquives permanentes de la tonalité, et l'on s'engouffre dans le jeu collectif avec passion, passion féconde car elle convoque en permanence l'urgence d'une aspiration esthétique. Il ne s'agit pas ici de beauté tranquille, de ciel serein ou de digression paisible ; on est dans l'urgence absolue, ça barde, et pourtant chacun est à l'écoute, le fil du collectif ne se rompt jamais. On a le sentiment, à l'écoute, qu'en amont de cette musique créée collectivement par la pianiste, le bassiste et le batteur, beaucoup de musique a été partagée, et aussi sans doute des paroles, de réflexions, sur ce que c'est de jouer ainsi, dans l'improvisation menée jusqu'à la transe. À l'intérieur du CD, hormis les sobres informations d'usage, un texte de Federico Garcia Lorca sur le *duende*. Il faut dire que l'autre passion (et pratique) artistique de Cécile Cappozzo, c'est la danse *flamenca*. La musique du trio circule entre l'effervescence maximale et des moments mesurés, où le *drive* du jazz reprend temporairement ses droits avant un nouveau paroxysme, à la recherche d'un nouvel état de grâce forcément intranquille. Une fausse accalmie verra surgir des harmonies très tendues, comme un chemin dont les balises seraient autant d'occasions de s'égarer, avant une prochaine cavalcade. Tout cela est d'un inconfort réjouissant, manifeste pour une musique profondément *vivante*. Et la plage conclusive accueille Jean-Luc Cappozzo. Le trio, devenu quartette, repart bille en tête, avant de laisser redescendre la pression vers une *coda* apaisée : un geste familier dans l'improvisation, une manière de résoudre la liberté dans l'espace d'un apaisement un brin mélancolique. Bref c'est un beau disque de musique improvisée, avec ce qu'il faut d'incertitude et d'aboutissement mêlés.

Xavier Prévost

<http://lesdnj.over-blog.com/2018/11/cecile-cappozzo-trio-sub-rosa.html>

♪ Cécile Cappozzo Trio - *Sub rosa*

by [RICK WEAVER](#) · October 11, 2018

Document smeared the top dollop on the mix to warm tape. When there's that dollop, the fantasy of recording is apparent; the desire to be there increases, sweating under the collar. Here, there equals "Chaos (complete)," over 37 minutes of surge from [Cécile Cappozzo](#), Patrice Grente and Etienne Ziemniak; and Jean-Luc Cappozzo somewhere in "Sub rosa."

Hot mic! Hot mic! Above the wing, the fire walk sears the brain. Below, feet. Longform footage from torso of the UAV traced poem in the backyard wildfire, no elevator in the country.

https://www.tinymixtapes.com/chocolate-grinder/listen-cecile-cappozzo-trio-sub-rosa?fbclid=IwAR1YXpDPC_bWubDUPzXz50KmaYAPgttwgSdqeWUOWsN6fCUmIR1m1B1GCUU

Cécile Cappozzo Trio – *Sub rosa*

by [Dæv Tremblay](#) Nov 5, 2018

I've mentioned it before, but jazz labels need to become modern and stop being so hostile to their customers. In a practice that harms everyone involved—the customer, the label, and the musicians—it's impossible to listen to the entirety of *Sub rosa*, in order to make an informed decision before buying it. That being said, **Cécile Cappozzo's Trio** crafted an astonishing album, here. Comprised of the thirty-seven-minute, four-part monster "Chaos" and the relatively short title track, *Sub rosa* is an incredible free jazz record. Seldom has a title been so descriptive. Dive in the chaos, and enjoy!

https://canthisevenbecalledmusic.com/cecile-cappozzo-trio-piah-mater-josh-sintons-predicate-trio-benjamin-schaefer-thoren-bak-noise-trail-immersion-frank-macchia-brock-avery-and-sunless-dawn/?fbclid=IwAR0rFmwGqo-yld7ZNXyLXYOIwiNQc-SggAizap7VJH_g6xS7KZXBhk80Pos

Cécile Cappozzo Trio – "Sub rosa" (Ayler Records, 2018)

October 28, 2018

"Sub rosa" is the newest release of "Ayler Records". Album was recorded by "Cécile Cappozzo Trio" – it's Cécile Cappozzo (piano), Patrice Grente (double bass) and

Etienne Ziemniak (drums). Jean-Luc Cappozzo (trumpet) also improvises together at track 5. The musicians are interesting and evocative jazz masters. Their music is fresh, vivid, bright and new. They integrate innovative and expressive musical expressions, evocative and specific ways of playing, jump from the one mood to another use other effective and modern musical decisions. That's how they create interesting, multi-layered and colorful musical language and pattern. The compositions of the trio are somewhere in the middle of avant-garde jazz, experimental music, free improvisation, academic avant-garde and contemporary academical music. The basics of avant-garde jazz contain the base of musical language and make the highest effort to whole sound. It makes a gentle, subtle and artsy synthesis with academical and experimental music, also – moving, sharp and aggressive elements of modern jazz. The music of the trio is a marvelous result of professional, essential, sensible and passionate improvising, who is created with passion and impression.

“Sub rosa” has original and fresh sound, just like the other albums of “Cécile Cappozzo Trio”. The musicians are improvising free, expressively and fill the music with numerous of different colors, sounds, timbres, playing techniques and ways of composing. Three masters collectively create common musical pattern, facture, musical language and all its elements. Each of them is improvising absolutely different from each other – that's the main reason, why all together they create marvelous, multi-colored and gorgeous musical pattern. The form of the compositions is constructed from many little pieces, who are related to various open and classical forms. Artsy and natural synthesis makes abstract and free form, which becomes a suitable place for fascinating musical experiments and collective improvisation. Musicians like adventurous, scandalous and provocative musical decisions – they break the conventional rules, change them into modern, extravagant and interesting ways of playing and innovative musical decisions. The instrumentation is filled with brave, sparkling and modern ways of playing. Gentle and effective glissando, vibrant and dramatic vibrato, rouling, dizzy and sparkling passages, arpeggios and other virtuosic elements are mixed with unusual sounds, special effects, experimental playing techniques and innovative methods. That creates wonderful and wide variety of timbres, sounds and noises, who colorfully illustrates whole musical pattern. Musicians also expand the common technical abilities of the instruments – that's another one aspect, who effects the exceptional and original instrumentation. Improvisers go out from the comfort zone of sound – they create and use their own and specific playing techniques, produce strange and weird sounds and get on risky, provocative, adventurous and scandalous improvisations. Piano improvisations are vivid, energetic and live. It brings much more energy to all compositions, also lets hear out new, innovative and evocative avant-garde jazz. Hot, expressive, passionate and noisy playing manner is one of the most important elements of Cécile Cappozzo improvising. It brings gorgeous, vivacious, multi-colored and bright sound to improvisations. Sharp, turbulent and aggressive solos are fused with dramatic, vibrant and moving culminations, silent and relaxing pieces or energetic, franky, dizzy and loud energy's explosions. Live and vivid piano gently goes along with double bass melodies, improvised by Patrice Grente. Double bass melodies are filled with surprising solos, bright and loud bursts of energy, soft and monotonic bass line, tight and solid harmonic pattern, who is based on repetitive chords and rhythms.

Passionate and moving solos are just marvelous – the expressive, turbulent and energetic duos of double bass and piano certainly are the most effective episodes of album. When these two improvisers go to calm, relaxing or subtle mood, there comes adventurous, evocative, bright and dynamic trumpet in the track 5. Jean-Luc Cappozzo gets hot, expressive, sparkling and thrilling sound to the compositions. His solos are full of stormy and aggressive culminations, vibrant, powerful and bright blow outs, dizzy and frantic passages, sharp chords, dynamic rhythmic and huge variety of timbres and sounds. Trumpet's melodies bring expressive melodies with hot thrills and terrific culminations in it. Drums section is solid and tight – it's led by Etienne Ziemniak. Musician tries out innovative and specific ways of playing and dozens of rhythms and timbres. Exotic instrumental combinations, strange and weird timbres, innovative, crazy and brave musical decisions – all these elements make an effort to creation of firm, solid, vibrant, turbulent and marvelous rhythmic section. The music of this album has remarkable, energetic and passionate sound.

<https://avantscena.wordpress.com/2018/10/28/cecile-cappozzo-trio-sub-rosa-ayler-records-2018/>

Emission de radio Nicolas Dourlhès à partir de 14 :56
<http://www.jazzitude.fr/emission/lundi-19-novembre-2018>

Sun Ship

18 FEVRIER 2019

Cécile Cappozzo - Sub Rosa

Bon sang ne saurait mentir, dit-on. Lorsqu'on voit certaines dynasties politique ou culturelles, on peut être en proie au doute, mais celui-ci ne concerne pas la famille Cappozzo. Ici le sang est neuf, gonflé par les nutriments du jazz et des musiques improvisées, et a la couleur rouge vermillon des meilleurs crus du Val de Loire.

Après tout, c'est autour de Tours que ces musiciens gravitent.

Bienvenue dans Sub Rosa, premier album de Cécile Cappozzo en trio, que son père Jean-Luc rejoint sur le morceau titre dans une célébration du Free-Jazz dans son acception la plus fructueuse.

Nous avons déjà entendu le père et la fille dans un joyeux et émouvant Soul Eyes sorti en son temps sur l'impeccable label Fou Records. C'était déjà une ode à la liberté et aux petits cailloux semés dans le soulier du jazz pour le faire chalouper.

Ici, c'est sur le label Ayler Records, qui offre à la pianiste un magnifique

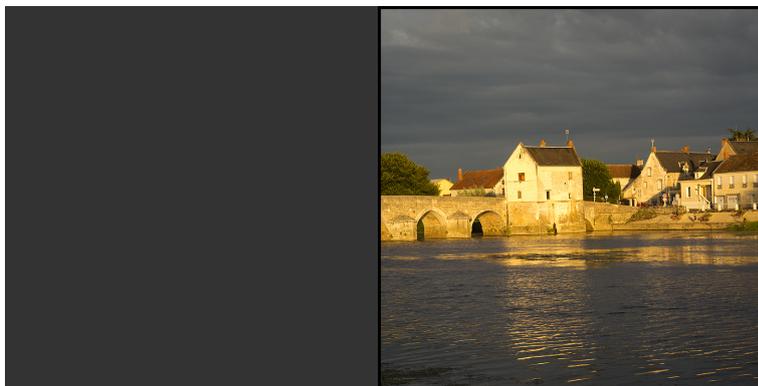
écran que les choses se passent ; on ne sera pas étonné du choix esthétique de Stéphane Berland : la musique que Cécile Cappozzo nourrit avec ses comparses, le batteur Etienne Ziemniak et le contrebassiste normand Patrice Grente, est indomptable, rugueuse et à la fois chaleureuse.

Ainsi, sur « Fragment 2 », la contrebasse extrêmement sèche de Grente, qu'on a déjà pu entendre avec François Chesnel tient une rythmique volontaire bien soutenu par le batteur. La pianiste, qui vient d'éclater totalement les formes dans la première partie de cette suite nommée « Chaos » vient s'immiscer dans la relation duale comme on dans au milieu des flammes. C'est elle, la matière brute du trio, le diamant qui modifie la stabilité de chacun... A force d'éroder la relation entre les deux rythmiciciens, c'est le rythme plus chaloupé, plus voluptueux du piano qui s'impose...

Les fragments s'entrechoquent et se polissent aléatoirement, mais avec une certaine harmonie. Sub Rosa est une célébration de la vigueur de ce trio qui puise ses racines au coeur du Free, A force de se cogner aux autres, chaque fragment prend un peu de la générosité de l'autre. Dans "Fragment 1", c'est la batterie qui explose comme de petites charges parsemées aléatoirement; plus loin, alors que le piano adoucit son jeu très percussif dans "Fragment 4" tout en gardant sa vivacité, c'est la relation duale piano/contrebasse qui se révèle des plus précieuses.

Mais la découverte principale, évidente, stupéfiante même, c'est le talent au clavier de Cécile Cappozzo. Elle éclabousse de classe, dans un jeu simple, direct, qui joue avec le temps et flotte toujours aux limites de la syncope. On la savait danseuse (elle enseigne à Tours), elle confirme au clavier, magnifiquement servi par une base rythmique unie et turbulente. Sub Rosa, sous la rose, en latin, c'est le symbole du secret. Secret, cette musique ne doit pas le rester longtemps, tant elle fait du bien aux oreilles et au coeur. Mais elle sous-entend également l'intimité et la discrétion, deux qualités qui vont très bien à ces musiciens.

Sous la rose, de quoi s'offrir un beau bouquet.



<http://www.franpisunship.com/archives/2019/02/18/37046597.html?fbclid=IwAR2HAU4dcYMEy6bISJxHG-9 FTq8W4h rdpa KtALVPI6jIEaNsec vuuCU>

IMPRO JAZZ

Magazine d'information musicale

N° 254 - avril 2019 - 5,00 € - 10 numéros par an - 26^e ANNÉE -



© J&S

CHRONIQUES de DISQUES



SUNNY MURRAY

Pour se souvenir de Sunny Murray.
Suite de la collaboration Sunny Murray – Archie Shepp avec une séance parisienne pas vraiment indispensable.

Archie SHEPP BLACK GIPSY

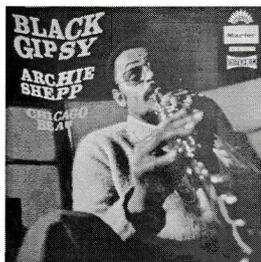
America

Archie Shepp : ss / Clifford Thornton : tp / Noah Howard : as / Leroy Jenkins : viola / Chicago Beachamp : v / Julio Finn : harmonica / Dave Burrell : p / Earl Freeman : b / Sunny Murray : dr

Comme beaucoup de séances parisiennes enfumées –novembre 69 ici-, on ne s'embarrasse pas de lourdes et complexes partitions. On envoie la machine (le plus souvent un blues ou un simple riff), on improvise collectivement ensuite et rendez-vous au tas de sable pour finir. Problème : ce sable peut-être d'or et de diamant ou mazouté par la marée noire. Ici, il faut être très indulgent pour s'enflammer devant cette musique en roue libre.

Black Gypsy s'ouvre sur un splendide solo de Leroy Jenkins avant que ne s'installe une rythmique obsessionnelle. Chicago Beachamp y ira de ses lyrics enflammés tandis que l'alto de Noah Howard et le soprano du leader rivaliseront d'aigus tranchants. Quant à Sunny Murray, il tiendra tant bien que mal le tempo s'emmelant les pinceaux sur

des breaks hasardeux. Visiblement ce n'est pas son truc.



Il n'en sera pas de même sur *Epitaph of a Small Winner*. Fatigué d'une rythmique sans éclat, le batteur va dynamiter son jeu, imposer un duo alto-drums des plus ébouriffants et obliger Archie Shepp à s'engouffrer dans ce vif mouvement. Voilà le grand Sunny que l'on aime ! Mais tout va très vite virer à l'aléatoire avec une suspension-respiration contrebas-piano trop vite avortée suivi d'un blues poussif et sans génie. Anecdote alors ? A vous de juger-commenter.

Luc BOUQUET

PHONEM ANIMUS VOLANDI ONZE HEURES ONZE / ABSILONE

Maïlys Maronne (composition, p, moog, mélodica, vx), Réno Silva Couto (as), Philippe Burneau (elb), Tilo Bertholo (dr) + invités : Magic Malik (fl), Vincent Ségal (vle).
Studio Ohm Sweet Ohm, Paris, 2018.

Il est relativement fréquent d'être frappé par le talent instrumental d'un jeune musicien. On admire alors sa phénoménale maîtrise, l'épatante maturité de son jeu. Il est beaucoup plus rare de reconnaître l'acte de naissance d'un compositeur. D'une compositrice en l'occurrence, puisqu'il s'agit de Maïlys Maronne, l'artisane de l'intégralité de la musique du collectif Phonem. Entourée d'un trio d'admirables musiciens, cet *opus 1* la pose déjà comme une personnalité importante du paysage musical français. La pièce qui ouvre l'album donne d'emblée certains enjeux de son monde intérieure : le contrepoint plutôt que l'harmonie, les décalages et illusions rythmiques qui groovent, l'évolution de la matière musicale,

le travail sur les variations de la densité sonore, l'évacuation du thème-solo(s)-thème au profit d'un système de stagnations/avancées. Maïlys Maronne apprécie donc les pas de côté et les chausse-trappes – ce que confirme ses solos, dont le très beau qu'elle donne sur « One Way Ticket ». Le répertoire d'*Animus volandi* a quelque chose tout à la fois d'envoûtant et d'euphorisant, cela, outre les qualités d'écriture de Maïlys Maronne, grâce à la rythmique Philippe Burneau / Tilo Bertholo. S'il prolonge l'élan qu'il semble avoir pris, ce tandem devrait bientôt ne plus rien avoir à envier aux rythmiques marquantes de ces dernières années ! Leur entente s'avère une évidence, avec un son très moderne, posant une base infaillible à l'ensemble. L'altiste Réno Silva Couto est, quant à lui, dans une attitude qui ne verse jamais dans « le-solo-du-super-soliste ». Il le pourrait, on le sent, il en a les moyens. Mais ce ne serait pas dans l'esprit des créations de Maïlys Maronne. En sage, il se met au service de sa musique, toute d'ambiances à la fois éclatantes et délicates, pleine de sentiments précisément exprimés, d'éléments superposés au profit d'une architecture générale élaborée au cordeau. L'une des réussites de l'entreprise repose ainsi à entretenir au long cours cet équilibre toujours en péril – c'est ce qui en fait le prix – entre un imaginaire raffiné et un jeu où la puissance, voire parfois la rudesse, à ses droits.

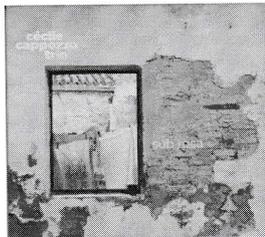
Ludovic FLORIN

Cécile CAPPOZZO TRIO SUB ROSA

Ayler Records
Improjazz/Orkhèstra
Cécile Cappozzo : p / Patrice Grente : b / Etienne Ziemiak : dr + Jean-Luc Cappozzo : tp

Voilà un trio qui n'a pas froid aux yeux. Biberonnée aux excès des Cecil Taylor et autres casse-cou du clavier, Cécile Cappozzo sait comment s'y prendre pour enivrer les tensions. Art du crescendo indocile, baroudeuse au tempérament fantasque, animatrice du copieux, elle aime à déborder, à soumettre le rituel à ses désirs. Ceci pour la veine free, naturelle et légitime de la pianiste. Ailleurs, entre

suspension et visions plus pastel, Cécile sait faire l'économie du joli en faveur d'une profondeur savoureuse, le volcanique et l'introspectif parvenant même à se réconcilier.



Ce trio c'est aussi la contrebasse large et autonome de Patrice Grente et la batterie fracassante d'Etienne Ziemniak. Quelle belle santé Messieurs : toujours sur la brèche, toujours allumant la mèche et jamais ne la rognant. Cerise sur le gâteau, le paternel, Jean-Luc Cappozzo himself, rejoint le trio sur la dernière plage, père et fille dialoguant-fusionnant en de très très hautes sphères. Remarquable.

Luc BOUQUET

Stéphane KERECKI

Quartet

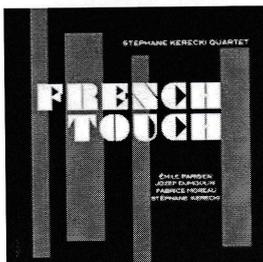
FRENCH TOUCH INC/SES – INC002

Emile Parisien (ss), Jozef Dumoulin (p, Fender), Stéphane Kerecki (b) et Fabrice Moreau (d)
Sortie en septembre 2018

En 1990 la house music bat son plein, mais, en France, le mouvement part dans une direction différente, en utilisant notamment des samples tirés de tous les styles musicaux. Daft Punk, Air, Justice, Phoenix, Kavinsky... sont les plus connus du genre musical appelé désormais la French Touch.

Quatre ans après *Nouvelle Vague*, inspiré par le mouvement cinématographique éponyme, Stéphane Kerecki s'attaque à la house, sauce française. Le contrebassiste s'entoure encore d'Emile Parisien au saxophone soprano et de Fabrice Moreau à la batterie, mais c'est Jozef Dumoulin qui est au piano et au Fender Rhodes. Le répertoire reprend sept tubes des artistes sus cités, plus « Wersailles » de Chassol et « Wait » de M83. *French Touch* est

dédié au pianiste John Taylor, décédé en 2015 et compagnon de route du trio de Kerecki pendant plusieurs années. Après Modern Art (Vincent Lê Quang - Kerecki - Daniel Humair), French Touch est le deuxième disque de jazz du catalogue d'Incises, nouveau label indépendant dédié à la musique classique et au jazz.



Qui n'est pas familier avec la house, peut difficilement imaginer que les thèmes ne sont pas signés du quartet ! Le son boisé et le phrasé précis de Kerecki introduit majestueusement « All I Need » (Air). Tout à l'écoute de ses comparses, Moreau accompagne avec souplesse, tandis que Dumoulin passe d'un piano moderne à des arrière-plans au Fender, alors que Parisien s'envole, mélodieux et tendu. Un ostinato de la contrebasse et de la batterie, soutenu par les accords discrets du piano, sert de décor pour l'exposé de « Lisztomania » (Phoenix) par le saxophone soprano, puis le morceau se développe avec des contrepoints et des passes à quatre, interrompues par des chorus denses, portés par une rythmique entraînante. « Playground Love » (Air) se déroule dans une ambiance spatiale, marquée par les effets électro du Fender, une batterie minimaliste, un soprano en suspension, un piano contemporain et un solo de contrebasse mélodieux à souhait. Un climat débridé, une rythmique luxuriante, des échanges vifs et nerveux... caractérisent « Harder, Better, Faster, Stronger » (Daft Punk). D'abord lointain avec le soprano sur la pédale du piano et de la contrebasse, « Wersailles » (Chassol) décolle, lancé par les chorus inspirés de Kerecki et Parisien, avec un beau mouvement d'ensemble qui fait monter la pression. Retours aux effets électro spatiaux pour « Robot Rock » (Daft Punk), mais discrets car le quartet privilégie clairement la sonorité

acoustique. Les quatre musiciens sont toujours aussi expressifs avec un mélange d'abstraction contemporaine ou free et de traits terriens (accents orientaux, walking...). « Nightcall » (Kavinsky) invite à la ballade : ligne de Fender sur roulements serrés de la batterie, motifs de contrebasse minimalistes et cool, et soprano dans les graves, comme un crooner. Dans une deuxième partie, le morceau s'anime, porté par les solos de Parisien et Kerecki, qui interagissent avec Dumoulin. Un unisson sur une batterie touffue annonce « Genesis » (Justice), relayé par les crépitements du piano soulignés par les contre-chants de la contrebasse. Sous l'impulsion de la batterie et de la contrebasse, « Genesis » change de direction et part dans une ambiance entraînante, reprise par le piano et le soprano. Retour au calme pour le final avec l'archet de Kerecki, puis Parisien et Dumoulin qui jouent dans une veine classique du début XXe. French Touch se conclut sur une touche méditative : « Wait » (M83) prend des allures d'hymne avec le soprano éthéré, le piano minimaliste, la contrebasse souple et profonde et la batterie emphatique.

French Touch est à la fois raffiné et charnel, virtuose et émouvant, équilibré et original... Kerecki et son quartet trouvent le son juste et les phrases qui touchent.

Bob HATTEAU

François COTINAUD – Benjamin de la FUENTE **MOSAÏQUES**

Musivi

François Cotinaud & Benjamin de la Fuente : comp / Samuel Bricault : fl / Diane Chirat-Battello : oboe / Bogden Sydorenko : cl / Raphaël Duchateau : tp / Mathieu Adam : tb / Hélène Colombotti : perc / Aurélie Saraf : harp / Lise Baudoin : p / Pieter Jansen : vln / Pablo Tagnan : cello

Faire confiance à l'interprète, le laisser improviser, modifier, développer, transformer : quelques compositeurs contemporains (Cage, Stockhausen, Kagel) ont tenté l'aventure. Y ajouter la notion de soundpainting : voilà qui multiplie les difficultés. Ici, François Cotinaud réussit brillamment le pari de l'œuvre ouverte avec *Mosaïques*.

est vite arrivé aux Pays-Bas pour y venir le compositeur qu'il est désormais sur une approche particulière de ce genre de laboratoire, comme il le fait en priorité, quelqu'un qui joue énormément et écrit beaucoup, mais qu'on enregistre. Ce *Motum* s'ouvre sur un drone qui rappelle le travail de Charles Curtis sur le disque *Ultra White Violet Light* (2000). « In Circles II » (pièce entaillée et écrite pour l'Ensemble Modèrno « Motum » pour le Quartetto Promemore III-Air » (dédiée à Phill Niblock) pour Francesco Baroni/Ezequiel Menalled - un titre qui se balançant sur des drones à l'oreille seraient presque le tourna, dans des fréquences maîtrisées sur un tapis de fréquences maîtrisées revient sur le quartet à cordes (violoncelle) avec ce « Perpetuo Motum » aéré à la fois, où l'on retrouve les amours de Pascale Criton dernièrement (2017). Juste un peu plus que basculerait dans le très bon.

Le duo Anne-James Chaton et Andy Moor continue de nous offrir des disques entre rock et poésie sonore. Le « Casino Rabelaisien » qui ouvre celui-ci, enregistré en 2016 à Paris, à la Périphérie du 35^e Marquais au Carreau du Temple, donne le ton à l'album. Anne-James Chaton lit le texte en chantant. Cette voix se mêle à celle de Andy Moor sur l'éponyme « Tout ce que je ne suis pas » un peu inhabituelle, jouant sur les rouages plus encore du robotique, et portées par certaines nappes tout comme chez Andy. Le projet Heretics est de textes du Marquis de Sade, de José Mujica, et nous écoutons un album : « Coquins coquettes et cocus » un pop, et voit Anne-James Chaton à la manière du phrasé de Rodolphe qui attachant, enveloppant, assez d'écouter.

JACQUES DOYEN / ANNE BERROCAL

Sacré

CD, D'AVANTAGE, 45T - 2018



Sans doute assez rare à dénicher, *Sacré*, proposé par Jacques Doyen et Jacques Berrocal en 1983 pour la compilation cassette *Paris Tokyo* parue chez Tago Mago (et qui comprend aussi des pièces de Pinhas, Merzbow, Haco...), reparait sur ce disque en tirage limité !). Jacques Doyen,

les années 60, de textes de Poe, Apollinaire ou Cocteau, reprend le post-scriptum de *Howl*, d'Allen Ginsberg, avec une voix appuyée et quelque peu mystérieuse, accompagnée par la trompette évanescence, plutôt distante, discrète, et quelques sons percussifs, qui confèrent au titre un caractère hallucinatoire.

Ce titre est ici associé à un enregistrement récent, *Fuel 217*, réalisé il y a quelques mois, suite à la rencontre de Jacques Berrocal avec Anne Gillis, qui se produisit en mars 2017 au festival Sonic Protest. Le titre *Fuel 217* est dû à l'utilisation par sa conceptrice d'un bidon d'huile provenant d'un moteur De Dion-Bouton filtrant sa voix (comme l'était le fioul 217 !). Jacques Berrocal ponctue la prestation par une note de trompette, constamment répétée, un peu lointaine, créant là aussi un climat des plus étranges...

PIERRE DURR

ANGELICA CASTELLO & JEROME NOETINGER

Disturbio

CD, MIKROTON RECORDINGS, CD 63 - 2018



De Jérôme Noetinger, on ne sait quoi dire. Quoi dire que les lecteurs de *Revue & Corrigée* ne sauraient pas encore. Le format de la chronique se prêtant mal au fait d'en dire quoi que ce soit qu'ils ne sachent déjà, on s'abstiendra donc (du moins provisoirement). D'Angélica Castelló, qu'on connaît sans doute un peu moins en France, certains peuvent tout de même avoir entendu quelques concerts : on se souvient par exemple encore de son passage lors de la dernière édition de l'Audible Festival, en 2016 (festival qui aura singulièrement manqué en 2017 et 2018, et qu'on aimerait bien voir revenir), et puis on l'a entendue de nouveau, en février 2018 aux Instants Chavirés, en duo d'abord avec Billy Roisz, musicienne et réalisatrice viennoise, puis justement avec Jérôme Noetinger. Et il y a quelques enregistrements : *Bestiario* (2011), sur lequel elle joue seule d'à peu près tout - du piano au ukulélé en passant par la flûte, la voix, et divers objets moins identifiables ; *Scuba* (2014), avec Billy Roisz suscitée, Burkhard Stangl et Dieb13 ; *Sonic Blue* (2015), carnet d'un voyage dans le Grand Nord où elle enregistra le chant des baleines et le craquement des glaces ; et *Borderline* (2017), avec Billy Roisz encore (il faut dire que le duo est fichtrement bon). Précisons que l'instrument premier d'Angélica Castelló est la flûte, mais alors une flûte qu'on a bien du mal à identifier comme telle, d'abord sur le plan sonore, à force sans doute d'extension des techniques (tout juste entend-on par moments qu'il y a du souffle), et même sur le plan visuel : la flûte Paetzold, du nom du facteur qui l'inventa, tant qu'on n'en a pas vue une, on ne saurait l'imaginer, et la première fois qu'on en voit une, on n'imagine pas non plus que ça puisse être une flûte - intrigant. Et puis Angélica Castelló est une *nature*, que je qualifierai de puis-

elle parle au moins quatre langues, et peut-être plus (son français est fort bon), et l'effacement à la gomme n'est pas pour elle. Du genre qu'en un autre temps on aurait qualifiée de sorcière, et brûlée en place publique. Du genre féminin, donc, et du genre qui selon toute apparence peut se passer d'un homme pour vivre : c'était cela, une sorcière (pour sûr, on aurait quelle que soit l'époque décidé de faire rôtir plutôt les hommes sachant se passer d'une femme, on aurait fait des économies de bois de chauffe). Quant à ce *Disturbio*, il est bourré jusqu'à la gueule : pas très élégante, c'est tout de même la première formule qui vient. Ça regorge et dégorge de tous côtés, au point qu'on serait bien en mal de trouver une saveur ou une texture qui n'y soit pas : de l'acide au sucré, du craquant à l'onctueux, elles y sont toutes. Le second sens convoqué donc, après l'ouïe, et c'est un phénomène assez rare pour le noter, n'est pas la vue : c'est le goût. Disque gustatif. Aucune chance de rester sur sa faim : natures chétives ou dyspeptiques, passez votre chemin. Puissant et généreux, c'est bien ça. Remarquable aussi, la maîtrise dans l'utilisation des quelques bribes vocales préenregistrées disséminées ça et là : on sait à quel point l'exercice est casse-gueule, et tourne assez invariablement au collage *kitsch* - eh bien ici, jamais. Même la voix d'Elvis, et pourtant le diable sait si pour certains (certaines, j'avoue), ça peut être la madeleine de Proust assurée, même la voix d'Elvis, j'ai dû réécouter 10 fois le morceau pour m'en convaincre, tellement j'avais du mal à y croire, même la voix d'Elvis devient matériau sonore, matériau sinon abstrait, du moins comme naturalisé dans l'abstrait, de même valeur exactement que les triturations de Revex. Du travail de joailliers.

ALEXANDRINE KIRMSER

CÉCILE CAPPOZZO TRIO

Sub rosa

CD, AYLER RECORDS, AYLCD-153 - 2018



Si le second album de Cécile Cappozzo, après le duo enregistré en compagnie de son illustre trompettiste de père, se réfère directement à l'Espagne, terre d'adoption de *La Cecilia*, par son visuel et son texte de pochette signé Garcia Lorca, sa musique s'inscrit ouvertement dans le lyrisme d'un *free jazz* tel que pouvait en user Keith Jarrett dans les années 60 et le sillage de Paul Bley. Sans aller parler pour autant de schizophrénie, on perçoit différentes facettes chez cette jeune femme baignée depuis l'enfance dans l'histoire du jazz, et qui par réflexe, besoin existentiel et fascination, s'est plongée à corps perdu dans l'étude du flamenco et de cette variante ibérique du blues qu'on nomme le *duende*, jusqu'à en devenir une enseignante reconnue des deux côtés des Pyrénées. Ajoutez à cela l'époque dogmatique à laquelle elle est apparue sur scène et en studio, velléitaire dans ses desseins avant-gardistes, mais chargée de méfiance envers toute tendance nostalgique, et vous envisage-

rez aisément le poids des contradictions auxquelles elle a dû faire face pour s'affirmer aujourd'hui, dans ce *Sub Rosa* notamment, en tant qu'héritière assumée de Carmen Amaya et Cecil Taylor.

Il y a en effet de cette ultime influence dans la liberté avec laquelle la pianiste s'affranchit du tempo et vole de ses propres ailes entre les barres de mesure. Et si le doigté ne vise pas la virtuosité de son glorieux précurseur, sa précision n'en est pas moins troublante, rappelant son amour inconditionnel pour Mal Waldron, et de nouveau, les dérapages hors piste de Jarrett au temps de Charlie Haden et Paul Motian. Les notes filent, insolentes, et semble-t-il indépendantes de la rythmique, même si l'on perçoit de réelles interactions avec la contrebasse de Patrice Grente et la batterie d'Etienne Ziemniak. En cette occurrence, Cécile Cappozzo ne s'interdit rien, ni un regard dans le rétroviseur, ni de cheminer à côté du sentier, au risque de plonger, tel un *toon* étonné, au fond du précipice qui l'attend et l'attire à la fois, tant semble évident son plaisir à tutoyer le vide. La volubilité de son discours laisse également peu de temps à la réflexion. C'est à toute vitesse qu'elle tente sa chance, prend ses cliques et ses claques dans une fuite en avant fleurant l'urgence et l'impatience, sans toutefois sombrer dans les dangers d'une précipitation malvenue. Car il y a de la préméditation dans la soudaineté de cette cavalcade. La pianiste a mûrement pensé son affaire, et durant les trois premières plages notamment, si l'on excepte une courte pause au cours de la seconde, souhaite surtout mettre la plus grande distance possible entre elle-même, ses fantasmes et ses souvenirs. Elle calme d'ailleurs le jeu, lors du « Fragment 4 », de sa chevauchée chaotique, estimant certainement que les fantômes à sa poursuite ont perdu assez de terrain pour lui laisser le temps de poser un instant le sac de ses pensées afin d'en trier le contenu chaviré. Puis, rassurée sur le bien-fondé de ses agissements, elle repart de plus belle à la rencontre de celui dont on aurait pu craindre qu'il soit, justement, l'objet de sa fuite, tant son ombre et son souffle occupent d'espace, et qu'elle rejoint en fait pour cette ultime pièce en quartet intitulée « Sub Rosa ». La trompette de Jean-Luc Cappozzo surgit alors de derrière la basse, grimaçant légèrement dans son expressionnisme naturel, avant de tracer elle aussi son chemin entre les pièges harmoniques tendus par sa facétieuse progéniture, les cordes vagabondes du bassiste et les fréquents accidents causés par un batteur amateur de ferraille et de carambolages. Ignorant du tumulte ou plutôt s'en riant, il explore et musarde, esquive les embûches à petits pas furtifs, court le long d'une ligne qu'il enlace et fléchit, soulève les recoins d'un accord assez large puis repart, volatil, vers d'autres surprises avant de se poser enfin sur le piano où Cécile règne en maîtresse des lieux, du déséquilibre et du temps. Quant à la rythmique élue pour cette première séance, elle est tout bonnement parfaite puisque, à l'image de sa *leadeuse*, filant de l'avant sans craintes ni scrupules et frappant juste, là où elle le souhaite plutôt que là où on l'attend. Patrice Grente, par la rondeur de son timbre et la relative discrétion de ses interventions, n'est pas toujours éloigné du susdit Haden, quand Etienne Ziemniak se situe en revanche aux antipodes de Motian, ne serait-ce que par la rudesse de sa sonorité, dont il use

et abuse, frappant à tout va et semant le désordre... Etrange alliage que cette alliance entre douceur et âpreté, galbe du paysage et rigueur du chantier, qui constitue pourtant le reliquaire secret où Cécile Cappozzo déposera *sub rosa* la pierre taillée dans la masse de ses plus intimes contradictions.

JOËL PAGIER

AUDREY CHEN

Runt Vigor

KARL RECORDS, LP, KR046 - 2018



Audrey Chen joue du violoncelle, de la voix et de l'électronique. Ici, il est surtout question de voix. D'une voix qui reste volontairement dans les méandres du larynx, qui refuse l'expulsion, comme

un dispositif électroacoustique retourné sur lui-même : des bruits de bouche, de la bave en ébullition, franchissant le mur de l'abstraction pour devenir sonneries de crapauds, fréquences électromagnétiques, ou oscillateur analogique. Puis ça parle, le mot apparaît ou plutôt ses fragments, comme la révélation d'un organe jaillissant. Les cordes viennent battre le temps, tisser la toile pour y déposer des gémissements encore humides, et l'électronique fait la météo. La voix est un instrument introspectif qui, souvent, dévoile la personnalité de la bouche qui la projette dans une mise à nu parfois délicate à partager. Cependant nous ne sommes pas ici dans les replis d'un canapé de psychanalyste, mais dans un réel moment de bonheur sonore - enregistré par Koenraad Ecker et Roy Carroll, mixé par Richard Scott, masterisé par Rashad Becker et graphiquement enveloppé par Id M Theft Able. *Runt Vigor* crée ce lien utile entre les avant-gardes des *seventies* (genre Joan La Barbara et ses *Early Immersive Music*) et les expériences actuelles, où la voix se mue en une électronique caméléonienne.

JÉRÔME NOETINGER

FABRICE EGLIN

Devis Veranda

BANDCAMP - 2018



Comme la bande-son d'une toile *seventies*, paysage d'automne, grisaille et brume. Musique en apeanteur, dans le retrait, n'imposant aucun rythme, ni mélodie, l'élégance de la

distance, une économie de la décroissance. Fabrice Eglin a assemblé synthétiseurs analogiques, guitares et voix pour ce *Devis Veranda*, enregistrement qui n'existera sans doute que pour une poignée d'entre nous. Comment apparaître en dehors de son réseau d'amis sur Bandcamp ? La démocratisation de la musique n'est pas sans conséquences : difficultés pour exister, apparaître, se faire entendre. On y joue pour des publics d'ombres rêvés, des réalités virtuelles, une poignée d'aficionados de chair et d'os

parfois. Eglin est un guitariste qui joue comme on porte un costard classieux, gance du jeu, où se perdre n'est qu'une magnifiée, pas de compromis, et une se que ça sonne comme le reflet de son âme son qu'on apprécie, qu'on choisit comme et qu'on hume avant de se saouler. Livre note qui appelle l'autre et finit en chan sonne, *overdrive* léger, couleurs satinés discrète, oscillateurs en boucle, guitar triste - l'élégance quoi, celle du mec qui pas après l'affiche sur les réseaux sociaux trousse les manches pour se salir les mains cambouis du rock'n'roll. Si du moins le est bien la vérité des anges déchus du pi mis par la société du spectacle. Ici, il est mélancolie. Un corps de bois et des cord volts, et alors on entend la Musique. Mu chantait Ferré... Ce disque *download* est à l'absence et à la lenteur, la bagnole *speed & glam* de la pochette à l'arrêt, plus line dans le moteur, un autoradio solitaire un vieux *blues*. A chacun ses mythologies le rock nous en a fourguées plein, et nul Fabrice Eglin suit les siennes, les fait rése ce *Devis Veranda*. On songe à toutes ces allemandes des *seventies* jouées en ape des modulateurs analogiques solitaires comme un Richard Pinhas ou un Brian E dessiner mille plateaux aux ambiances p shima et après. Un album de *blues* modu thitéseur joué avec un *bottleneck* sur la t l'hacienda, face au soleil couchant.

MICHEL HENRITZI

FRANCE (GORDON / SAU / TILLY)

A la recherche de la Flexitu Temps

FOUGÈRE, CD #32 - 2018



Ah bah oui, là ça peu la tuyauter même du dénoyè règle. C'est très goûté sans être let, chatoyant o Morgon des fami ceusses qui ne co

pas France, France ne les laissera pas France n'a pas peur. France sera toujours toi, France c'est une façon de vivre, tu l'ai la quittes. Donc voilà, maintenant qu'on les blagues qui suintent, on va pouvoir en le lard de la bête, loin d'être morte : France toujours Yann Gourdon à la vielle à roue, Tilly à la batterie et Jérémie Sauvage à la l depuis 2005 transent, répétitif, gr ronflamment, nonchalamment, et retour temps contre lui-même. C'est tellement juteux que ça coule de partout. Même ça comme l'œuf géant de la BD du livret de c où l'avatar du sieur Gourdon, en voulant perdu qu'il était dans le cosmos dans son vielle à roue, quelque part entre les Mille